

Sébastien Castellion

C'est grâce à Stefan Zweig, dont la passion pour le seizième siècle français ne s'est pas limitée à Erasme et Montaigne, que j'ai découvert Sébastien Castellion. Stefan Zweig, fuyant la montée du nazisme, a séjourné à Genève en 1936. Là, des amis genevois lui racontèrent le drame de l'intolérance dont leur ville avait été le théâtre près de quatre cents ans auparavant, en 1553. Un drame qui conduisit au bûcher l'Espagnol Michel Servet, pour hérésie et pour blasphème, et dans lequel Calvin, comme on sait, eut une part fort active.

Stefan Zweig, dans la situation qui était alors la sienne, ne put manquer d'être frappé par ce destin, et de voir dans cette condamnation et ce supplice la préfiguration de la dictature qu'il fuyait, dictature qui ne brûlait encore que les livres, mais qui n'allait pas tarder à brûler aussi les hommes. Frappé par ce rapprochement terrible, l'écrivain prit la plume pour écrire, comme on profère une conjuration, un ouvrage vibrant et passionné, presque suppliant, dont la traduction française a été rééditée en 1997, et qui s'intitule : *Conscience contre violence, Castellion contre Calvin*.

Castellion, justement. Car en se penchant sur l'histoire de ce temps, et sur le martyr de Servet, Zweig découvrit que très peu d'hommes avaient alors eu le courage et la lucidité de combattre

Calvin. Un seul, semblait-il, avait été jusqu'à écrire un livre pour crier que ce bûcher était un crime, et, presque pire, une faute. Un seul, surtout, et de façon à la fois perspicace, profonde et prémonitoire, avait fourni les arguments intellectuels et spirituels pour réfuter ceux qui prétendent punir, et punir de mort, ce que nous appellerions aujourd'hui les « délits d'opinion ». Un seul avait su défendre et surtout fonder la liberté de pensée, dessinant du même coup les linéaments de nos modernes droits de l'homme. Et ce solitaire traqué, auquel Zweig ne pouvait s'empêcher de s'identifier, c'était Sébastien Castellion.

Castellion, raconte Zweig, a pris la plume, après la mort de Servet, pour défendre la liberté et la tolérance. Mieux encore, le texte qu'il écrivit alors constituait une réponse, point par point, argument par argument, à un libelle écrit par Calvin lui-même, et dans lequel le Réformateur tentait, lui, de justifier la mise à mort de Michel Servet. Le texte de Castellion s'intitulait donc tout simplement : *Contre le libelle de Calvin*. Zweig, dans son propre livre, ne cesse d'évoquer ce texte avec admiration, d'en saluer la force et la modernité, et d'y voir « le "J'accuse" de son siècle ». Il n'en reproduit guère qu'une phrase, mais une phrase d'une rare éloquence et d'une concision frappante. La voici : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme »¹.

Comme, par ailleurs, le portrait que Stefan Zweig dressait de Castellion, forcé de s'exiler à Bâle, menacé dans sa liberté et sa vie, voué à la vérité et au bien, mourant finalement de douleur d'être incompris, était un portrait saisissant et attachant, je voulus mieux connaître cet homme. Mieux connaître son œuvre, aussi, et particulièrement ce fameux *Contra libellum Calvini*, qui dressait à la tolérance (ou plutôt à la liberté) un si beau monument. Je me suis

¹ Hominem occidere, non est doctrinam tueri, sed est hominem occidere.

donc mis en quête d'ouvrages consacrés à Castellion, et surtout de l'ouvrage dont Castellion lui-même était l'auteur, et dont Stefan Zweig vantait si haut les mérites.

Et là, mon étonnement fut grand. *Sur Castellion*, rien en librairie et presque rien en bibliothèque. *De Castellion*, bien peu de chose. Et surtout, pas trace de son *Contra libellum Calvini*. En poussant les recherches, je dus me rendre à l'évidence. Ce mystérieux ouvrage qui n'avait pu, pour des raisons de censure, être publié du vivant de son auteur, l'avait été dans la libérale Hollande au début du dix-septième siècle, en langue latine, accompagnée d'une traduction hollandaise. Il en restait, de par le monde, en tout et pour tout, une dizaine d'exemplaires. Et de traduction, si l'on met à part cette version hollandaise introuvable, aucune. Tout simplement aucune.

Par chance, je ne tardai pas à trouver et à lire la seule grande étude consacrée à Sébastien Castellion (étude qui date elle-même de plus d'un siècle, et qui est due à Ferdinand Buisson, par ailleurs connu pour avoir été le bras droit de Jules Ferry). Or cet ouvrage vante lui aussi les mérites exceptionnels du *Contra libellum Calvini*, et, à l'appui de ses dires, il en fournit quelques extraits significatifs. Ces extraits n'ont fait que redoubler mon envie de connaître le livre en son entier. Deuxième chance : la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève possède un des rares exemplaires de l'édition latine de 1612. Ouvrage trop précieux pour être prêté. Mais j'ai pu en obtenir photocopie, et je me suis mis au travail.

Il est vraiment surprenant qu'un tel livre n'ait connu ni réédition ni traductions. Il faut bien avouer que Sébastien Castellion, de toute manière, demeure très mal connu, et que ses autres œuvres, même lorsqu'elles ont été récemment rééditées, comme le *Conseil à la France désolée*, un magnifique texte en faveur de la paix, qu'il écrivit en français, en pleine guerre de religions, n'ont jamais accédé à une vraie notoriété. Sans doute, Castellion n'est pas le seul méconnu du

XVI^e siècle. Et les gens qui lisent aujourd'hui Calvin ne sont pas légion non plus, même à Genève. Mais Calvin a joué un tel rôle historique, politique et culturel qu'il hante nos mémoires et souvent nos fantasmes. En revanche, aucun protestant déchristianisé, sous nos latitudes, n'invoque jamais (à la fois pour s'accuser et s'excuser), les méfaits de son « castellionisme ». Castellion n'a ni régné, ni prêché de doctrine, ni fondé d'Eglise, ni été à l'origine de complexes éthico-psychologiques. Durant toute sa difficile existence, il n'a guère fait que penser, et se battre par la pensée. On ne peut décidément pas le connaître sans le lire.

Mais pourquoi le lire aujourd'hui ? Si l'on n'a jamais réédité ni traduit *Contre le libelle de Calvin*, n'est-ce pas, tout bonnement, parce que cet ouvrage est trop daté, et qu'il n'a plus rien à nous apprendre ? A quoi bon exhumer un texte que le temps semble avoir jugé ?

Il est vrai que l'ouvrage est daté. Ce serait une absurdité de prétendre qu'il n'appartient pas à son temps, et qu'en un sens nous ne l'avons pas dépassé. Néanmoins, je crois que l'intuition de Zweig est juste : ce livre contient, à l'état natif, et d'autant plus précieux pour nous, les pensées qui, aujourd'hui comme hier, fondent et justifient qu'on ne tue pas quelqu'un pour ses idées ou ses convictions religieuses. Qui fondent et justifient donc ce que nous appelons les droits de l'homme.

*

Sébastien Castellion (ou Chateillon) est né en 1515, dans la France voisine, près de Nantua, donc non loin de Genève. A Lyon, en janvier 1540 (alors que le jeune homme, âgé de vingt-cinq ans, y poursuivait ses études), trois luthériens furent brûlés vifs. On n'a pas la preuve formelle que Castellion assista personnellement à ces exécutions. Ce qui est sûr, c'est qu'elles le marquèrent pour la vie, et

qu'il dut s'en souvenir au moment du bûcher de Servet, allumé cette fois non par les catholiques mais par les Réformés. Le premier effet visible des supplices lyonnais fut cependant de pousser Castellion à rejoindre à Strasbourg un certain... Jean Calvin ; ce qu'il fit au printemps de cette même année 1540. Dans la cité rhénane, il eut à risquer sa vie pour soigner la peste qui s'était déclarée.

L'année suivante, en 1541, Castellion va suivre Calvin à Genève, pour se consacrer à l'enseignement. En raison de divergences théologiques avec le Réformateur, il n'obtient pas la charge de pasteur qu'il espérait. Entre-temps, il s'est marié, et ne peut plus vivre matériellement de ses appointements de professeur. En 1544, il doit donc quitter Genève et se rend à Bâle, où il travaillera jusqu'en 1553 comme simple correcteur d'imprimerie. Il va profiter, si l'on peut dire, de ces années difficiles pour réaliser une nouvelle traduction *complète*, en latin puis en français, de la Bible. En 1553, il est nommé professeur à l'Université de Bâle. Il peut enfin renoncer à ses activités de « pauvre prote », comme le désignera Michelet. Mais cette année 1553, c'est aussi celle du supplice de Servet. Le doux savant Castellion va donc se jeter dans la mêlée, au nom de ses convictions, au nom de l'idée qu'il se fait de la religion.

Michel Servet, né en Espagne aux environs de 1511, était un personnage étrange et brillant, à la fois philosophe, théologien, géographe et médecin. Il s'était signalé dès 1531 par un ouvrage intitulé *Des erreurs de la Trinité*. Il nia effectivement l'existence de la Trinité, ce qui finira par lui valoir la mort. Très vite inquiété pour ses idées « hérétiques », il vécut à Lyon sous un pseudonyme, exerçant la médecine, tout en écrivant et publiant, en 1553, son œuvre majeure, la *Restitution du christianisme*, réponse directe à l'*Institution chrétienne* de Calvin, mais qui ne heurtait guère moins l'orthodoxie catholique. Dénoncé à l'Inquisition romaine, il fut emprisonné à Vienne (en Dauphiné), mais s'évada, avant d'être condamné par

contumace et brûlé (en effigie) avec des exemplaires de son livre. Un peu plus tard, il eut l'étrange idée de passer par Genève. Reconnu, il est arrêté à la demande de Calvin, puis emprisonné, jugé, condamné et brûlé à Champel, le 27 octobre 1553.

Parce que le bûcher de Servet était le premier bûcher protestant, il se trouva plusieurs personnages assez éminents, à l'intérieur même du mouvement réformé, pour accuser Calvin de recourir aux mêmes procédés que les « papistes » de l'Inquisition romaine. Calvin jugea donc nécessaire d'écrire un texte pour justifier la condamnation à mort de l'hérétique. L'ouvrage parut en février 1554, à Genève bien sûr. Dès qu'il en eut connaissance, Castellion, qui se trouvait lui-même à Bâle, entreprit de le réfuter. Comme je l'ai déjà dit, sa réponse, c'est-à-dire *Contre le libelle de Calvin*, ne put être publiée de son vivant.

Cette précaution ne suffit d'ailleurs pas à garantir son auteur de tout danger. Car dans ses autres ouvrages, prônant la paix et refusant aux Eglises l'usage du glaive, il avait déjà laissé voir combien ses idées étaient hétérodoxes, donc dangereuses. C'est pourquoi la suite et la fin de sa vie furent une longue succession d'avaries et d'humiliations. Cet homme d'une honnêteté presque effrayante et d'une bonté sans faille sera calomnié copieusement, et accusé de divers crimes, y compris des crimes de droit commun. Dans ces circonstances difficiles, il trouva la force d'écrire encore plusieurs livres, parmi lesquels deux ouvrages essentiels, de nature très différente, au moins à première vue.

Le premier, qui date de 1562, c'est le *Conseil à la France désolée*, que j'ai déjà mentionné tout à l'heure. Il s'agit donc d'un appel à la paix, composé et publié en pleine guerre de religions. Dix ans avant la Saint-Barthélemy, trente-huit avant l'Edit de Nantes – dont on a fêté l'année dernière le 400^e anniversaire. Le trait le plus admirable de cet ouvrage peut paraître très secondaire, mais je veux le

mentionner ici, car il donne à lui seul une idée du respect de Castellion pour ses adversaires et de sa capacité à se placer à leur point de vue : « Il y a aujourd'hui en France deux sortes de gens qui pour la religion s'entrefont la guerre les uns aux autres ; les premiers sont appelés Papistes par leurs adversaires et les autres Huguenots. Les Huguenots se nomment eux-mêmes Evangéliques, et les Papistes Catholiques. *Je les appellerai comme eux-mêmes s'appellent, afin de ne pas les offenser* ».

« Je les appellerai comme eux-mêmes s'appellent » : au delà du respect d'autrui dont elle fait preuve, cette phrase témoigne d'un sens remarquable de la relativité de la vérité, au sens où cette vérité est « relative » à celui qui la profère. Désigner quelqu'un du nom dont il se désigne lui-même, c'est accepter d'entrer en lui, c'est reconnaître la validité de son point de vue subjectif, c'est profondément comprendre l'humanité de la vérité. C'est réaliser avec des siècles d'avance le « décentrement » que les ethnologues nous invitent à pratiquer pour échapper à cet égocentrisme collectif qu'on appelle ethnocentrisme. Ce pouvoir, et cette exigence, si modernes, de décentrement, le *Contra libellum Calvini* les manifestera lui aussi de la plus belle manière.

Le deuxième grand texte de la dernière époque de Castellion résume toute sa pensée philosophique. Il s'intitule *De l'art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir*. Ce qui dans cet ouvrage est pour nous le plus remarquable, c'est son exhortation intelligente à se détacher de la lettre pour mieux approcher l'esprit des textes, y compris les textes sacrés. Un thème qui, là encore, est au cœur du *Contra libellum Calvini*. Cependant, l'homme Castellion, qui continuait d'enseigner à Bâle, tant bien que mal, vivait dans une insécurité croissante. Les menaces, sur sa liberté et sa vie, pesaient de plus en plus lourdement. Il songea à l'exil dans un pays lointain. Mais avant d'avoir pu mettre ce projet à exécution, il mourut d'épuisement, de

tension, de tristesse, de privations, le 29 décembre 1563, à l'âge de 48 ans. Ses adversaires applaudirent publiquement à sa mort.

*

Le grand argument du *Contra libellum Calvini* tient en une phrase des plus simples, que j'ai déjà citée, et que je me plais à prononcer à nouveau : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ».

On pourrait paraphraser ainsi : le meurtre d'un homme est infiniment plus condamnable que l'hérésie. Ou encore : rien ne justifie qu'on tue un homme, pas même la défense de la doctrine la plus sainte. L'acte de tuer ne peut pas être légitime, et, à fortiori, ne peut pas être sanctifié par la cause de celui qui le commet, fût-ce la cause de Dieu, et surtout la cause de Dieu.

Cela peut paraître, aujourd'hui, aller de soi. Mais il faut bien mesurer la révolution de pensée que cela signifiait : dire qu'on ne peut tuer, même au nom de la cause la plus sainte, cela veut très exactement dire que le refus du meurtre est plus saint que la cause la plus sainte.

Ne pas tuer, agir par la douceur et non par la violence, voilà le sacré véritable, voilà le *mysterium tremendum*, voilà Dieu. Si l'on se risquait à parler en termes théologiques ou philosophiques, on peut dire alors que Castellion, d'une certaine manière, place le Bien au-dessus du Vrai, puisqu'il considère comme criminel de tuer au nom même de la Vérité, tandis que pour un Calvin, et pour la mentalité du siècle, le Vrai commande le Bien, et la défense de la Vérité rend le meurtre légitime.

Ce déplacement d'accent du Vrai au Bien, qui semble relever de la haute théologie ou de la philosophie abstraite est à vrai dire la chose la plus concrète du monde. Elle est l'expression, émouvante plus

qu'on ne peut dire, d'une *sensibilité* nouvelle, ou du moins de ses prémisses, dans une époque où l'on n'était pas trop regardant à la douleur des hommes, et où le bûcher d'un hérétique ne passait pas pour si grave ; où du moins l'on ne songeait pas à le mettre en balance, en tant que tel, avec la défense de la vérité ou des principes. Castellion perçoit – il n'est sans doute pas le seul, ni le premier, mais assurément un des premiers – que la souffrance d'un être humain, en soi, indépendamment de tout ce que cette personne a pu faire et dire, a quelque chose de sacré, d'atroce, donc d'interdit.

Castellion, donc, exprime une sensibilité nouvelle à la souffrance, et particulièrement à la souffrance physique. Nombreux sont les passages du *Contre le libelle de Calvin* où notre auteur fait preuve de compassion pour le supplicié et manifeste son horreur pour le supplice. Tout au début de son œuvre, il s'écrie par exemple : « Je ne suis qu'horreur du sang » (*ego [qui] a sanguine totus abhorreo*)². Et dans les dernières pages, reprenant Calvin qui parle avec mépris de « stupidité bestiale » lorsqu'il voit Servet pleurer et crier à l'annonce de son supplice, Castellion répond : « L'émotion d'un homme, voilà bien qui est humain, et non bestial »³.

*

Je disais qu'une querelle apparemment théologique et abstraite renvoie en réalité aux sentiments les plus concrets et les plus frémissants. Qu'une nouvelle conception de Dieu recouvre une sensibilité nouvelle. Mais cela ne veut pas dire que tout soit affaire de sensibilité, et que Castellion a défendu sa position parce qu'il était un

² CLC, p. 53.

³ CLC, p. 302.

peu plus douillet que Calvin – ni d'ailleurs que Calvin aurait conduit Servet au bûcher parce qu'il aurait eu la peau dure.

L'attitude en face du supplice d'un hérétique ne se ramène pas à la psychologie des individus. Il ne s'agit pas d'opposer simplement la délicatesse de Castellion à l'intransigeance ou à la tyrannie de Calvin. Il s'agit plutôt de dire que ce qu'on appelle sensibilité physique et ce qu'on appelle intelligence métaphysique interagissent mystérieusement. De même d'ailleurs que la sensibilité personnelle et la sensibilité collective. Quand on dit que l'Europe de la Renaissance voit naître une « sensibilité nouvelle », on dit du même coup qu'elle élabore de nouvelles visions du monde. Nous sommes un, et notre intelligence est aussi celle de nos nerfs, de notre chair.

*

Calvin, pour justifier le supplice de Servet, se fonde sur le chapitre 13 du Deutéronome, lequel recommande de tuer à coups de pierre sa femme ou ses enfants s'ils cherchent à nous détourner du vrai Dieu. Et le Réformateur de commenter ainsi : « Pourquoi exiger une dureté aussi implacable sinon pour que nous sachions qu'honneur n'est pas rendu à Dieu si la piété qui lui est due ne passe pas avant tous les devoirs humains, et que, toutes les fois qu'il s'agit de soutenir la gloire de Dieu, tout sentiment humain que nous éprouvons les uns pour les autres doit quasiment être effacé de notre mémoire ? »⁴

La seule manière de renverser le roc de cette position, et de ne pas effacer de notre mémoire, au nom du Seigneur, tout sentiment

⁴ « Cur tam implacabilis exigitur severitas, nisi ut sciamus non haberi suum Deo honorem, nisi quae illi debetur pietas, humanis omnibus officiis praefertur : et quoties asserenda est eius gloria, propemodum ex memoria nostra deletur mutua internis humanitas. » Cf. *Defensio*, p. 29, cité in Leo Strauss, *La critique de la religion chez Spinoza*, Cerf, 1996, p. 250

humain, c'est bien sûr de faire valoir une autre conception de la gloire ou de l'honneur de Dieu. De défendre une autre idée du sacré, et, forcément, une autre lecture du texte sacré. Pour Castellion, il s'agit évidemment d'abord, dans le cadre d'un christianisme bien compris, d'opposer le Nouveau Testament à l'Ancien, et de rappeler que le Christ a non seulement levé pour nous le joug de la loi du Deutéronome, mais qu'il a fait mieux que renverser cette loi ; il l'a inversée.

Car pour défendre la gloire et l'honneur de Dieu, plade Castellion, le Christ est mort plutôt qu'il n'a fait mourir. *Ergo*, les chrétiens ne doivent pas agir à rebours de celui dont ils se réclament. C'est l'une des autres formules fameuses du *Contra libellum Calvini* : « Affirmer sa foi, ce n'est pas brûler un homme, c'est bien plutôt se faire brûler »⁵.

Et puisque pour les chrétiens la loi de Moïse est abrogée, cela signifie forcément que toute la Bible n'est pas à suivre à la lettre, notamment ces terribles passages du Deutéronome. C'est dire que le christianisme même, et par définition, devrait empêcher toute lecture servile et littéraliste de la Bible.

Castellion, cependant, ira très loin dans ce sens. A ses yeux, le refus du littéralisme ne vaut pas seulement pour les textes où la loi mosaïque est contraire aux enseignements de Jésus, mais pour l'ensemble de l'Écriture sainte. Tels passages de la Bible sont obscurs, tels versets sont contradictoires ? Nous devons trouver la clé de ces énigmes, et pour cela, nous devons sans relâche interpréter, quêter le sens, approfondir nos interprétations. *Audendum aliquid est* « Il faut oser quelque chose » : telle est sa formule⁶. Cette audace interprétative, cette soif de mettre les textes à l'épreuve,

⁵ *Fidem suam asserere non est hominem cremare, sed potius cremari* (CLC, p. 129).

⁶ Cf. *De arte dubitandi*, livre I, ch. 17, p. 47, l. 9 (p. 73 t.f.) .

même et surtout les textes sacrés, nous y retrouvons, avec l'esprit de la Réforme, celui de la Renaissance. Pour Castellion, le passage de la lettre à l'esprit n'est pas seulement une possibilité, c'est une nécessité. Notre auteur tient que tout le mal et toutes les disputes des hommes viennent de ce qu'ils s'en tiennent « *mordicus* à l'observation superstitieuse de chaque mot » plutôt que d'accéder à l'esprit, à la « teneur » du texte sacré⁷.

Indirectement, cette posture « moderne » conduit à reconnaître et même à affirmer la relativité du dogme. Ce n'est pas rien. J'ai déjà noté, à propos du *Conseil à la France désolée*, combien Castellion se montrait capable d'épouser le point de vue d'autrui, même si cet autrui est son adversaire, voire son ennemi. Cette qualité, qui est assurément liée à son caractère, à son « humanité » personnelle, il la justifie cependant aussi sur le plan philosophique. S'il ne faut pas condamner autrui pour hérésie, affirme-t-il, c'est parce que l'hérésie, ainsi qu'il le rappelle longuement dans son ouvrage, est (littéralement) un « choix » d'interprétation, et que les êtres humains, par eux seuls, ne sont pas capables de décider souverainement de ce qui est le meilleur « choix ». C'est peut-être le mien, c'est peut-être aussi celui du voisin.

*

On en arrive à ce constat à la fois naturel et remarquable : l'horreur devant la souffrance du supplice, et le refus de toute prétention dogmatique à la Vérité absolue sont apparentés. Ils vont de pair. Car c'est lorsqu'on croit détenir la Vérité absolue qu'on devient « inhumain », et que la souffrance humaine paraît de peu de

⁷ Cf. *De arte*, cité in CLC, p. 28, note 4.

poids. C'est lorsqu'on prétend détenir la Vérité *objective* que la *subjectivité* humaine est aisément bafouée.

*

Cette vision, nouvelle au temps de Castellion, ne l'est évidemment plus pour nous. Mais il faut souligner encore à quel point il s'agissait, au XVI^e siècle, d'une extraordinaire conquête. C'était la découverte de *l'autonomie* humaine, découverte dont nous recueillons encore les fruits aujourd'hui. L'intuition fondamentale de Castellion, à savoir que les textes les plus sacrés sont commis au soin de notre interprétation, livrés à notre liberté, cette idée, sous la plume d'un sévère Réformé, n'est pas sans rejoindre, je l'ai dit, celle de la Renaissance, et singulièrement celle du Renaissant par excellence, le flamboyant humaniste italien Pic de la Mirandole (à qui j'ai naguère consacré un livre), et qui écrivait, dans un fameux discours sur l'homme qu'il osait mettre dans la bouche de Dieu : « O Adam, nous ne t'avons fait ni place certaine ni forme déterminée, ni fait aucun don particulier, mais c'est afin que la place, la forme et les dons que tu te seras toi-même souhaités, tu les aies et les possèdes selon tes vœux, à ton idée... ».

Cette attitude nouvelle semblait attenter à la dignité d'une Vérité sortie toute armée, si l'on ose dire, du crâne de Dieu, et devant laquelle les hommes n'avaient qu'à s'incliner et à obéir ; elle pouvait à bon droit effrayer ceux-là mêmes qui la forgeaient ou la partageaient. Car la liberté est infiniment plus angoissante que la sécurité, et même que la servitude. C'est bien pourquoi l'on a cherché, et l'on cherche encore aujourd'hui, tout en la saluant en paroles, à la fuir en réalité. La liberté ? Elle nous fait si peur que bien souvent nous lui préférons les chaînes, aujourd'hui comme hier.

Je pense bien sûr à tous les intégrismes et à toutes les tendances religieuses ou politiques qui remettent en honneur, ou en

déshonneur, l'idée d'un Dieu vengeur et d'une Vérité dictée d'en haut, idée à l'aune de laquelle toute pensée libre est une pensée déviante, voire criminelle. Je pense à ce retour, perceptible surtout dans le monde islamique, mais aussi dans la consternante floraison sectaire chrétienne, à une conception de la Parole comme Lettre intouchable et sacrée en tant que lettre, tant et si bien que tout ce qui n'est pas elle est, au mieux, inutile, au pire, blasphémateur.

Or des hommes comme Castellion nous ont fait découvrir que la vérité n'est pas une dictature d'en-haut, mais constitue le terme inaccessible de notre chemin intérieur, de notre travail d'interprétation. Et que toute parole, sacrée ou non, peut être interprétée, et surtout *qu'elle ne peut qu'être interprétée*, qu'on le veuille ou non, qu'on en soit conscient ou non. C'est ici que les sectaires et les intégristes de tout bord et de toute religion font preuve de mauvaise foi : ils prétendent qu'il faut respecter à la lettre la parole sacrée. Mais eux-mêmes ne le font pas, et personne ne le fait, parce que s'en tenir à la lettre, c'est déjà un choix d'interprétation, une attitude délibérée en face des textes. S'en tenir à la lettre, ce n'est pas coller à la vérité, c'est coller aux mots. C'est reculer devant notre tâche d'interprétation, se réfugier dans une vérité toute faite, et c'est parfois s'autoriser, en son nom, toutes les violences, jusqu'aux violences physiques. Bref, « la lettre tue ».

*

Castellion n'a jamais conquis la célébrité de Calvin. Cet homme, au fond, ne fit jamais rien d'autre que tenter de penser au plus juste, au plus près de sa conscience. Il a pourtant été l'un des initiateurs d'un mouvement profond et puissant, qui s'est poursuivi avec Spinoza, avec Locke, avec Pierre Bayle, pour déboucher dans Kant et les Lumières, et finalement dans ce qu'on appelle la modernité. Je ne

veux pas donner à l'auteur de *Contre le libelle de Calvin* un rôle démesuré, et je ne vais pas prétendre que sans lui la modernité ne serait pas advenue. Aucun individu, même l'esprit le plus aigu, même le penseur le plus profond, même l'acteur politique le plus puissant, n'est sans doute irremplaçable dans l'histoire humaine. Mais ce qui est sûr, c'est que si Castellion n'avait pas existé, certaines des idées que nous tenons maintenant pour des évidences, et sur lesquelles nous vivons presque sans en avoir conscience, auraient mis plus longtemps à venir au jour.

Que Castellion reste méconnu, qu'il ait été presque oublié n'y change rien. Il suffit d'aller y voir, et l'on découvre, dans l'histoire de l'esprit, ses traces toutes fraîches. On découvre, dans sa vision d'homme du XVI^e siècle, de quoi enrichir, renforcer, fonder nos convictions d'aujourd'hui. Car il sera toujours d'actualité, celui qui est à la fois l'homme d'une pensée libre, et d'un engagement total dans la pensée. Celui qui cultive à la fois la science et le respect, l'audace et la douceur, le refus des dogmes et le refus de la souffrance – bref, celui qui jamais ne sépare la sensibilité de l'intelligence et *l'humanisme de l'humanité*.